

# EN AVANT!

Hebdomadaire de Combat Canadien-Français, Politique et Littéraire

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

67 Rue Mondor Tél. 143  
SAINT-HYACINTHE

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

67 Rue Mondor Tél. 143  
SAINT-HYACINTHE

Directeur politique: DAMIEN BOUCHARD

SAINT-HYACINTHE, 2 JUIN 1939

Directeur littéraire: CLAUDE-HENRI GRIGNON (Valdombre)

## LA QUESTION DES PRODUITS LAITIERS

Le député de Rouville à la Législature, M. Laurent Barré, dont on soulignait la semaine dernière les curieux principes politiques, est un de ceux qui vont répétant à travers la Province que si le prix du beurre est aussi bas actuellement, la faute en est aux importations de beurre de la Nouvelle-Zélande encouragées par le gouvernement fédéral.

Voilà un argument qui peut paraître plausible à première vue mais qui a le grand défaut de n'être aucunement fondé en fait, comme nous allons le démontrer un peu plus loin, et les cultivateurs devront regarder ailleurs pour trouver la cause d'une situation qui peut être avantageuse aux populations urbaines mais qui leur cause, à eux, un réel préjudice.

Dans un discours prononcé à la Chambre des Communes le 26 janvier dernier et dans une mise au point faite par lui dans le même lieu le 17 mai dernier, notre ami, M. J.-H. Leclerc, ancien maire de Granby et député actuel de Shefford à Ottawa, a fait justice de l'accusation lancée par les conservateurs contre le gouvernement fédéral, pour expliquer la baisse du prix du beurre chez nous.

M. Leclerc représente aux Communes un comté mi-industriel mi-agricole mais où l'on trouve plus de vaches laitières que dans n'importe quel autre comté de la Province de Québec. Comme député et comme marchand de produits laitiers, il est directement intéressé à ce que l'industrie laitière ait de bons marchés. C'est pourquoi il se tient toujours parfaitement renseigné sur l'état de l'industrie et peut à bon droit être regardé comme une autorité sur la question.

Or il est arrivé que, le 20 janvier dernier, le député de Carleton, M. Hyndman, se faisant l'écho des histoires répandues par les conservateurs dans tous les centres du pays, a déclaré à la Chambre des Communes, que si le prix du beurre était de 21 cents la livre en décembre dernier, comparativement à 26 cents en décembre 1935, la faute en était aux importations de beurre de la Nouvelle-Zélande au Canada, l'hiver dernier.

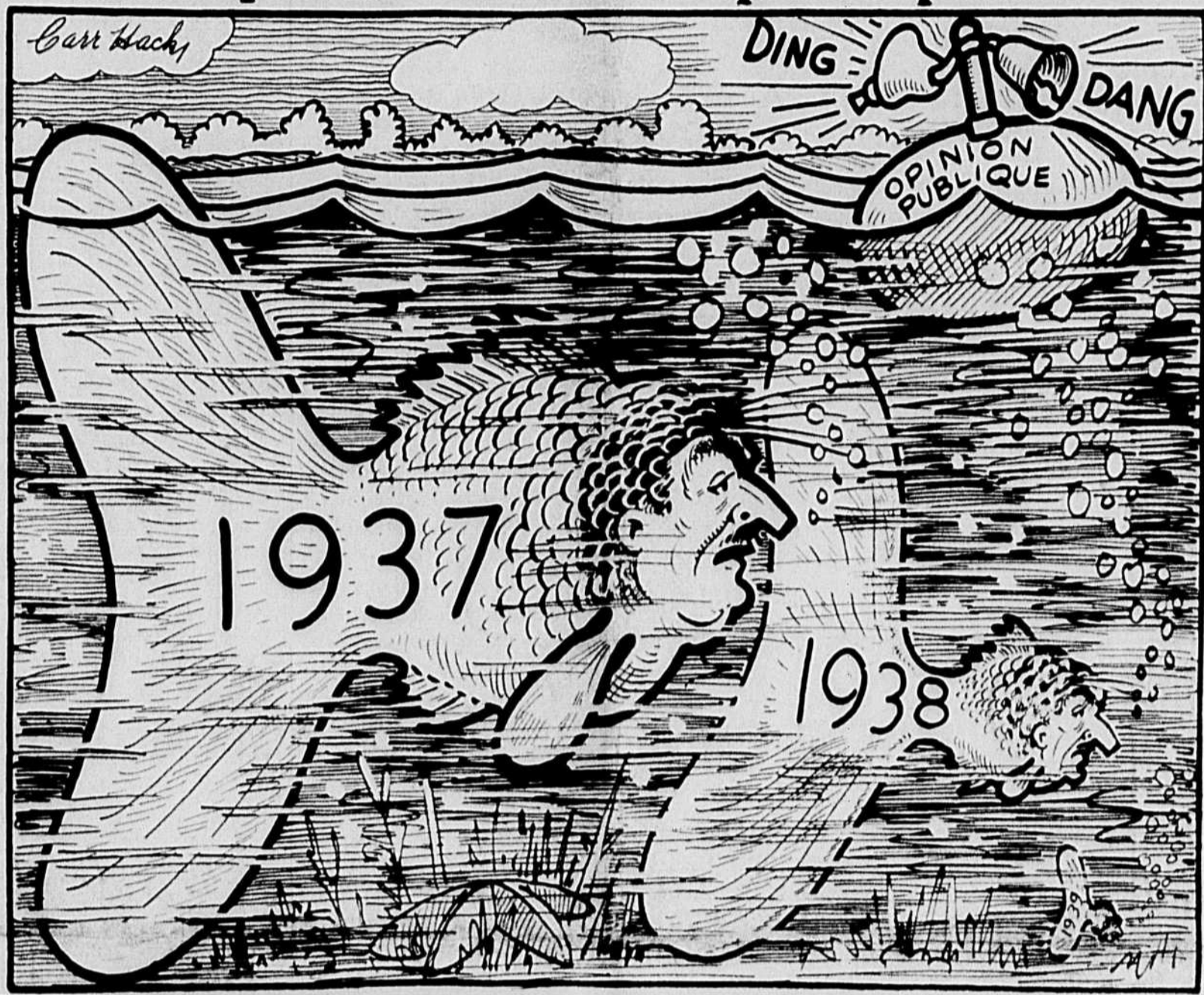
M. Leclerc a répondu à M. Hyndman sur le parquet de la Chambre. Il est vrai, a-t-il dit, que, durant l'hiver dernier, nous avons importé de Nouvelle-Zélande et d'Australie 4,271,373 livres de beurre, mais figurez-vous qu'à cette même époque, il nous en manquait environ 10 millions de livres pour la consommation habituelle du pays, ce qui a fait hausser le prix du beurre au détail jusqu'à plus de 40 cents la livre, avec le résultat que certaines organisations de ménagères, dans nos grandes villes canadiennes, se sont liguées pour boycotter ce produit?

Si les importations sont dommageables lorsqu'elles sont de nature à nuire aux producteurs, elles sont justifiées lorsqu'il s'agit de protéger le consommateur. Sans ces importations de beurre durant les mois de l'hiver, le prix en serait monté jusqu'à 50 cents la livre et même plus et qui en aurait bénéficié? Certainement pas le cultivateur, car à ce moment, la production de beurre était à son plus bas niveau. Ce sont les spéculateurs qui auraient fait des profits fabuleux aux dépens des consommateurs.

Citons ensuite ce texte du discours de M. Leclerc:

"Si l'honorable député (M. Hyndman) avait voulu renseigner sérieusement les électeurs de ce pays, il lui aurait été facile d'étudier les causes de la baisse du prix du beurre depuis le début de l'hiver. La première de ces causes, c'est la saison pluvieuse ou l'excellent état des pâturages que nous avons eus durant l'année 1938, qui a fait augmenter la production du beurre de crèmerie de plus de 20 millions de livres, sans qu'il y ait une augmentation proportionnelle dans la consommation. La deuxième cause provient des prix élevés qui ont prévalu durant l'hiver de 1938, ce qui a fait qu'un grand nombre de personnes se sont lancées dans la spéculation, espérant revendre ce beurre au prix de l'hiver dernier. Il serait intéressant de savoir combien de marchands, d'hommes d'affaires, de professionnels ou autres, dans nos différentes campagnes, ont acheté du beurre en pure spéculation, payant 25c et 26c au mois de juin dernier et tenant ainsi le marché au-dessus du niveau d'exportation, alors qu'il nous eût fallu expédier notre surplus de production. N'eût été cette frénésie de spéculation, le prix du beurre aurait suivi son cours normal. Nous aurions exporté le surplus qui crée ce malaise depuis le début de l'hiver et messieurs les spéculateurs auraient dû se débarrasser de leur surplus."

## L'enquête des comptes publics



## QUEBEC TRAITEE EN PARENT PAUVRE?

Certains journaux ont annoncé que le gouvernement provincial allait dans un avenir rapproché, en venir à une entente avec les autorités fédérales.

*Noël. Mais qu'ils se consolent: cet argent qu'ils ont perdu en spéculant est allé à la classe agricole et a contribué à procurer de bons prix aux cultivateurs durant la période de production la plus abondante de l'année, ce qui est encore plus avantageux pour eux que des hauts prix en hiver et des bas prix en été, comme nous en avons eu de 1931 à 1934."*

Le 17 mai dernier, M. Leclerc est revenu sur le sujet, à la Chambre des Communes, pour féliciter le gouvernement fédéral de créer un organisme qui aura pour mission de conseiller aux cultivateurs de transformer l'excédent de leur production de lait soit en beurre soit en fromage — lorsque la chose sera possible —, suivant les besoins du pays, et aussi d'aviser l'autorité quant aux autres moyens à prendre pour disposer du surplus en temps opportun.

Il est reconnu que nous n'avons jamais de surplus de fromage et que nous pourrions exporter le double de la quantité que nous vendons actuellement en Angleterre. Le Gouvernement est donc bien inspiré en accordant des primes pour la fabrication du fromage de toute première qualité, et en donnant également des octrois pour l'organisation des fromageries du pays d'après un plan coopératif et pour leur réfection suivant des données modernes. Lorsqu'on fera plus de fromage, il n'y aura pas de surplus de beurre et celui-ci se vendra à un prix plus rémunérateur.

En conclusion, le député de Shefford a noté avec satisfaction que la distribution gratuite par le gouvernement fédéral de quelques millions de livres de beurre, sa prime sur les fromages de première qualité, ses octrois pour la réfection des fromageries et la création d'un conseil d'avisateurs constituent l'aide la plus pratique que les cultivateurs aient eue depuis longtemps.

On est donc loin des histoires à dormir debout que M. Laurent Barré et ses pareils vont répétant dans nos campagnes pour faire de la politique bleue. Ces messieurs, comme le leur conseille M. Leclerc, feraient mieux de se renseigner sur la question avant de parler à tort et à travers. Le gouvernement fédéral ne fait pas d'électoratisme avec les travailleurs des campagnes et il sait leur aider à bon escient, dans l'intérêt général de la population du Canada.

au sujet de la contribution d'Ottawa aux travaux de chômage dans la province. Le ministre du Travail dans le cabinet King, M. Rogers semble aussi anxieux de conclure avec M. Bilodeau un accord portant sur l'aide à la jeunesse.

Depuis plusieurs mois, tant sur le parquet de l'Assemblée Législative qu'en dehors de la Chambre, M. Duplessis n'a cessé de prétendre que le gouvernement fédéral ne faisait rien pour alléger le chômage dans la province et paraissait en outre vouloir affamer Québec pour mieux l'assimiler. Cette assertion est complètement contraire à la vérité et n'est qu'une tactique, une basse manoeuvre du premier ministre pour tenter de soulever la population québécoise contre l'administration King.

Loin de priver Québec de subsides fédéraux, le gouvernement libéral s'est au contraire montré généreux depuis trois ans envers le régime d'Union Nationale. En 1934 et 1935, alors que le chômage sévissait dans toute son acuité, les autorités fédérales d'après les lois de secours de 1934 et 1935, avaient versé \$13,848,064 à Québec contre \$27,253,004 à l'Ontario. M. Bennett était alors au timon des affaires.

En vertu des lois de secours de 1936 et 1937, le gouvernement King accordait à la province de Québec pour les secours directs \$17,179,560, soit environ \$3,300,000 de plus que sous le régime Bennett; les subsides à l'Ontario pour les mêmes fins étaient réduits de quelque \$6,400,000. Si au cours de 1938, la contribution fédérale pour les allocations de chômage a été diminuée à \$4,830,000 dans Québec, la raison en est attribuable à la contraction sensible du nombre des sans-travail depuis quatre ans.

Le tableau ci-après contient une nomenclature des principales subventions consenties par Ottawa à la province au cours des trois dernières années.

Secours directs	\$21,189,560
Paiements du Dominion à Québec pour travaux de chômage exécutés par la province du 1er janvier 1936 au 1er octobre 1938	4,105,717
Disparition des passages à niveau	134,619
Subsides à la province	7,393,659
Construction de routes dans les régions minières	1,115,000
Pensions de vieillesse (1er sept. 1936 au 1er janvier 1939)	16,452,948
Pensions aux aveugles (contribution de 50%)	
Aide à la jeunesse	545,000
Bureaux de placement	34,709
Rappelons en passant que les autorités fédérales ont versé à la province les sommes suivantes pour travaux dans l'île de Montréal:	
Île Sainte-Hélène	\$875,975
Jardin Botanique	472,904
Pares divers à Montréal	472,686
	\$ 1,821,566

En outre, l'administration King a dépensé des sommes considérables dans Québec, au cours des

## LE TRIUMVIRAT LABENSON, FITCH, MYERSON

M. le magistrat Monet de la Cour des Sessions de la Paix à Montréal, vient de condamner Alex. Myerson à une amende de \$100 et aux frais s'élevant à la somme de \$96.85. A défaut de paiement, le prévenu devra purger une peine de trois mois à la prison commune. Alex. Myerson agissait comme sous-officier rapporteur dans un bureau de votation lors de l'élection complémentaire de Saint-Louis tenue le 2 novembre dernier.

En sa qualité de président de l'élection dans un arrondissement de scrutin, il refusa de faire émettre des mandats d'arrestation contre des individus manifestement coupables de supposition de personnes. Il y a quelques mois, M. le magistrat Tétréau condamnait à l'amende et à l'emprisonnement Sam Labenson, un autre agent électoral de M. Louis Fitch, député de l'Union Nationale pour la circonscription de Saint-Louis.

Ces deux jugements démontrent de façon péremptoire que l'élection complémentaire de Saint-Louis a donné lieu à des manoeuvres électorales scandaleuses, et que le candidat libéral, défait par soixante-cinq voix, était justifiable de contester devant les tribunaux l'élection de son adversaire israélite. La Cour a rejeté les exceptions préliminaires soulevées par M. Fitch à l'encontre de la requête en contestation, et le député de Saint-Louis a immédiatement porté la cause devant les tribunaux d'appel. L'attitude de M. Fitch est facile à expliquer: il a raison d'être peu empressé de voir s'engager la cause au mérite, car elle réserve des révélations sensationnelles sur les moeurs électorales frauduleuses du régime Duplessis.

L'opinion publique avait d'ailleurs eu l'occasion de se faire une idée des manoeuvres indignes de l'administration, lors des élections municipales de 1936 qui se terminèrent par la victoire de M. Adhémar Raynault. Tammany Hall avait été relégué dans l'ombre par l'ancien maire de Montréal et ses séides dans la fameuse affaire Galagas.

Qui ne se souvient d'avoir entendu le chef du gouvernement actuel fustiger autrefois les procédés électorales de l'ancien régime? Dans Saint-Louis, son nouvel organisateur, son homme de confiance, M. Hortensius Béique, dans un excès de zèle, avait tellement chauffé à blanc les partisans de la sainte Union Nationale, que l'enthousiasme des disciples de la bonne cause, atteignit le 2 novembre dernier un niveau pour le moins anormal. Les manoeuvres crapuleuses du régime parvinrent à fausser le résultat du scrutin.

"Qui veut la fin, veut les moyens." L'Union Nationale, décidée à tout venir à bout du candidat libéral, M. Trépanier, eut recours à des procédés tout à fait déloyaux; elle recruta ses agents électoraux dans les milieux interlopes, loua, moyennant bonne et valable considération, les services de bandits politiques, de gens sans aveu aux multiples alias, rompus dans tous les procédés d'intimidation et de brigandage.

Aussi la victoire du gouvernement a-t-elle été une victoire à la Pyrrhus, qui contribuera plutôt à éloigner du régime tout esprit bien pensant, dégoûté par des moeurs électorales aussi iniques. Au cours de la dernière session, M. Duplessis était heureux de s'abriter derrière les règlements de l'Assemblée Législative, pour empêcher la députation oppositionniste de mettre à jour les tactiques injustifiables des janssaires de M. Fitch.

Sentant que la population indignée ne perdrait pas la première occasion de renvoyer le député de Saint-Louis à ses chères études, le premier ministre a eu la précaution de chambarder la circonscription dont il est député, dans le bill remaniant la carte électorale de la province.

Semblable attitude contribue à discréditer chez nous le régime démocratique et les institutions représentatives. Tant que les bandits électoraux et les organisateurs de "télégraphes" continueront à opérer en liberté, grâce à la complicité des gouvernements, le résultat du scrutin continuera à être faussé au bénéfice des fauteurs de discordes et des pêcheurs en eau trouble.

QUEBEC TRAITEE EN PARENT PAUVRE?

(Suite de la page une)

trois dernières années, en prêts, subventions et travaux de toute nature, entre autres:	
Prêts consentis par la commission du prêt agricole fédéral . . . . .	\$ 7,416,989
Prêts accordés dans Québec en vertu de la loi fédérale du logement . . . . .	8,506,127
Prêts consentis dans Québec en vertu de la loi de réparation des maisons d'habitation . . . . .	4,988,548
Travaux pour améliorer les voies de communication dans Québec . . . . .	10,000,000
Construction du chemin de fer Semeterre-Rouyn . . . . .	5,341,162
Travaux divers exécutés dans Québec en 1936, 1937 et 1938 . . . . .	14,960,475

TOTAL . . . . . \$41,213,301

Depuis quelques mois, les travaux du terminus ferroviaire à Montréal ont été repris après une interruption de neuf ans. Le gouvernement d'Ottawa dépensera une somme globale de \$12,000,000 dont \$2,400,000 au cours de 1939. Le bureau de poste de Québec coûtera \$949,000 et la contribution fédérale à la construction de l'égoût collecteur \$823,000. Durant le cours du présent exercice financier, le gouvernement King déboursa une somme de \$3,159,265 pour divers travaux dans la province. La construction de l'édifice de Radio-Canada à Montréal commencera sous peu.

Ces chiffres devraient suffire à confondre ceux qui ne cessent de clamer à tout venant que sous le gouvernement King, la province de Québec est traitée en parent pauvre. En dépit de sa prodigalité reconnue, le régime Duplessis n'a même pas employé tous les crédits consentis par Ottawa.

Vincent BROUSSEAU

LETRE DE  
MARTIAL DUCROCHET  
À SON PÈRE

Québec, 27 mai 1939.

Mon cher papa,

Votre lettre m'a fait grand bien et les deux bills de dix surtout. Vous êtes un vrai père pour moi, presque aussi bon qu'un premier-ministre. Je l'oublierai jamais de ma vie, devrais-je vivre aussi longtemps dans la politique que mon ami Pit Bertrand.

Je vous assure que j'ai bien placé votre argent. D'abord, j'ai acheté des livres de poésie et le Guide du parfait orateur parce que je serai demandé pour parler aux prochaines élections. On peut pas toutes avoir le génie d'éloquence comme l'Hon. William Tremblay ou M. Auguste Boyer ou le cher Hortensius Béique le gros choucou du parti de notre sainte Union. En plus d'écrire des discours pour mes chefs il faut que je pratique pour moi tout seul. Je suis capable, si je veux, d'apprendre à parler en public d'ici trois semaines. En me forçant un petit brin et avec l'aide d'un grand orateur comme Lucien Lamoureux ou Pit Bertrand, je réussirai à faire un beau discours. Plusieurs me conseillent de m'adresser à M. Hermann Barrette, député de Terrebonne. Il paraît que pour se croiser les mains et lever les yeux au ciel, quand c'est le temps, il est pas battu. C'est tout un art, vous savez, que de pouvoir brailler devant le monde, même si on en a pas envie.

Dans tous les cas, j'ai bloqué mes examens et je suis content de voir que ça vous fait rien pantoute. J'ai fait mon possible. Si ça pas réussi cette année, je serai plus fort l'année prochaine. Pis, si ça force trop, on fera passer un bill à Québec pour me faire recevoir avocat. Il faut que ça passe ou que ça casse. Moi, je suis un homme dans le genre de notre vénéré chef: c'est moi le boss.

Je suis pas surpris de vous entendre dire que ça va mal par chez nous. C'est pareil par icitte dans la ville de Québec. Notre cher bien-aimé peut pas se montrer nulle part dans la ville. Il y a rien que l'ami Pit Bertrand avec une poignée d'ouvriers qui se barade encore un peu mais il en mène pas large. J'ai ben peur qu'il perde son dépôt lui iton. C'est vrai qu'on a les trusts avec nous autres, mais il faut pas que le monde connaisse nos affaires. Ça va critiquer ben gros partout.

Vous avez raison de dire que nous autres, les Ducrochet on a pas peur de la vérité. C'est beau de faire des promesses commu notre chef vénéré, mais il vient un moment qu'il faut les remplir. J'ai essayé de savoir par mon ami Ti-Georges s'il restait encore ben des millions dans le coffre. Il a penché la tête et laissé échapper un grand soupir comme un gendre qui entend sa belle-mère dire du bien de son gendre. J'ai peur, mon cher papa, que si les trusts viennent pas à notre secours, qu'on va en arracher pour passer.

Les rouges sont plus forts que jamais. Ils viennent encore de gagner dans l'île du Prince Edouard. Il paraît qu'il va y avoir des élections fédérales drette cette automne. J'ai ben peur que notre ami Manion mange sa claque. Notre chef bien-aimé a beau dire qu'il est pas bleu pantoute il doit y en rester encore une petite couche. On s'appelle pas Le Noblet des Duplessis pour rien. Tout le monde sait qu'il s'est dit national, indépendant des deux vieux partis, rien que pour gagner les dernières élections. Toutes les grosses jobs ont été données à des vrais bleus, places de sous-ministres, places de protonotaires, places de shérifs, places de régistres, places de chefs de bureau et contrats de chemins, etc. c'est toutes des bleus qui ont eu les plus grosses crèches remplies de beau foin d'odeur.

Notre vénéré chef comme de raison peut pas s'en vanter sur les hustings, mais c'est connu de tout le monde. C'est pour ça que ça va y faire de la peine en grand s'il voit son ami Manion battu. Il sera pas ben prime pour venir se faire battre de suite après lui. Je serais pas surpris qu'il y aurait pas

d'élections provinciales cette année. Pendant qu'on a les mains dedans, on ferait mieux de prendre nos cinq ans pis d'en profiter correct. La manne tombe, dépêchons-nous à la ramasser.

Si vous pensez que le chef vachiste Carcan, mieux connu sous le nom d'Adrien l'Écornifleur a pas manqué de faire une révolution à Québec quand le Roi est venu! Vous savez sans doute aucun, mon cher papa, que M. Carcan est un grand journaliste vachiste et qui travaille à l'Illustration Nouvelle, le journal qui chante les gloires de notre sainte Union. Eh! bien ce monsieur est un vachiste enragé ce qui veut pas dire qu'il mange de la vache enragée. Ben loin de là. Mais il veut renverser l'ordre établi. C'est assez curieux à comprendre. Il travaille pour un journal qui dit vouloir l'ordre établi et tel qu'établi par notre chef bien-aimé et d'un autre côté, il veut le renverser. Pis notre vénéré chef dit pas un mot. Il laisse faire à Carcan tout ce qu'il veut faire. Je me demande des fois s'il serait pas arrangé avec lui? J'en ai parlé à mon ami Ti-Georges, le chef des cabinets. Ti-Georges m'a répondu que c'était trop fort pour ma vache. J'y ai dit que j'étais pas vachiste. — "Ça fait rien qu'il répond, il y a des profondeurs, mon cher Martial, que tu pourras jamais atteindre de ta vie. Occupe-toi rien que de faire des discours et laisse faire Carcan. Carcan nous prépare les voies."

Vous comprenez son père que je me suis en revenu à ma chambre sans dire un mot. J'ai pensé à tout ça. Mais je pense que si la police avait pas mis la main sur votre Furfreur, ça était fini du roi pis de la reine pis de notre gouvernement.

Il y en a qui prétendent que notre premier-ministre ahirait pas ça: être roi. En tout cas, il ferait un beau roi, mais pas de reine. C'est ben rare des rois vieux garçons. Il faudrait commencer par trouver une reine à notre chef bien-aimé. Parlez-en donc à ma tante Belzémire, elle qui connaît tant de monde. Ça me tracasse gros cette affaire-là.

Si ma tante a sorti son costume de bain, c'est pas pour rien. Elle a des idées en arrière de la tête. On ferait mieux de la surveiller. Quant à l'histoire des trous dans le costume, elle est ben bonne mais j'ai pas eu encore la chance de la raconter au grand chef. Je vous remercie, mon cher papa, et j'espère que vous viendrez me voir bientôt. J'en ai long à vous conter et je sais qu'un père comme vous écoutera son fils.

MARTIAL

POUR ASSURER  
L'UNITE DU CANADA

IL FAUT SAVOIR CONCILIER DES INTÉRÊTS DIVERGENTS PAR DES CONCESSIONS RÉCIPROQUES. — CAUSERIE DE M. RENÉ MORIN, N. P. À LA CHAMBRE DE COMMERCE DU DISTRICT DE SAINT-HYACINTHE. — SAGES REMARQUES.

Parlant la semaine dernière à la Chambre de Commerce du District de Saint-Hyacinthe, dont il est resté membre, M. René Morin, N. P., directeur général du Trust Général du Canada, de Montréal, et directeur de Radio-Canada, a fait une étude approfondie des relations entre les diverses provinces du pays, notant qu'en matières économiques certains facteurs de prospérité dans une partie du Canada sont une charge pour d'autres parties. Aucune, séparément, ne possède une économie parfaitement équilibrée, mais réunies, elles constituent un Etat en mesure de fournir à la population qui l'habite des facilités d'existence qui, si elles ne satisfont pas toutes ses ambitions, peuvent néanmoins se comparer favorablement avec celles de la plupart des autres pays.

Si nous voulons maintenir notre niveau de vie et l'améliorer, a dit M. Morin en conclusion, l'unité nous est essentielle et pour la conserver, il nous faut savoir concilier des intérêts divergents par des concessions réciproques. "Nous n'avons, a-t-il ajouté, qu'à comparer notre situation avec celle de la plupart des autres pays, à considérer l'étendue de nos terres arables, la richesse de nos forêts, la puissance de nos chutes d'eau, la variété et le volume de nos richesses minières, et le peu de densité de notre population pour réaliser que la nature a gracieusement doté l'ensemble de notre pays des avantages nécessaires pour donner à ses habitants, s'ils veulent bien accomplir leur tâche avec bon sens et coopération, la paix, le confort et l'aisance qu'ils sont légitimement en droit d'espérer, d'un bout du pays à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique".

M. René Morin, qui est un ancien maire et un ancien député de Saint-Hyacinthe, était

phôte d'honneur de la Chambre de Commerce à son dernier dîner-causerie de la saison, qui présidait M. Paul-E. Poirier, marchand bien connu. M. Morin fut présenté en termes flatteurs à l'assistance par l'hon. T. D. Bouchard, maire et député de Saint-Hyacinthe. A la fin de sa causerie, il fut remercié chaleureusement par M. Péchevin Victor Sylvestre, un ancien président de la Chambre de Commerce.

M. Morin a félicité la Chambre de Commerce du District de Saint-Hyacinthe d'avoir porté le nombre de ses membres à 200, ce qui est un chiffre important pour une ville de cette grandeur. Il l'a félicité également de s'être adjoint une chambre cadette. Ces chambres de jeunes, a-t-il dit, font d'excellent travail partout où elles fonctionnent et elles constituent une magnifique école pour la formation de la jeunesse.

Le rôle des associations. M. Morin a rappelé que c'était à titre de membre de la Chambre de Commerce de St-Hyacinthe, ville où il est né, a fait ses études et pratiqué sa profession pendant 22 ans, qu'il avait acquis ses premières notions du rôle et des fonctions d'une association de ce genre et compris l'importance de l'oeuvre qu'elle peut accomplir dans l'intérêt économique et social de la collectivité dont elle fait partie. Arrivé à Montréal, il n'a pas tardé à s'inscrire à la Chambre de Commerce et au Board of Trade, et l'expérience qu'il a vait acquise à Saint-Hyacinthe l'a amené en peu de temps à prendre une part active à la direction de ces deux institutions-sœurs.

Les Chambres de Commerce, a dit M. Morin, ont un rôle important et utile à remplir, mais elles ont à se garder d'un danger grave. Elles ne doivent se prononcer qu'à bon escient et après avoir fait une

étude sérieuse des questions sur lesquelles elles ont à exprimer leurs vues; il est préférable qu'elles demeurent silencieuses plutôt que de soumettre au public des propositions erronées ou fausses, ou qui manifestement ne sont destinées qu'à favoriser un intérêt privé au détriment de l'intérêt général. Elles ne peuvent agir efficacement que par le prestige et la considération dont elles jouissent et il suffit de quelques déclarations trop hâtives ou inconsidérées pour porter atteinte à leur autorité.

Entrant dans le vif de son sujet, M. Morin s'est arrêté à dresser un tableau, d'une part des divergences d'intérêts qui tendent à la désagrégation de l'association des provinces dans la Confédération, et d'autre part des liens économiques qui doivent les maintenir unies entre elles en un seul Etat.

Depuis la Confédération.

Les progrès économiques des différentes provinces depuis la Confédération n'ont pas été les mêmes partout; chaque partie du pays s'est développée selon ses richesses naturelles et les avantages économiques et géographiques qu'elle possédait. L'industrie manufacturière s'est naturellement implantée autour des centres les plus peuplés où elle trouvait une main-d'oeuvre abondante, des marchés pour l'écoulement rapide de ses produits et des moyens de communication plus faciles. Plus que toutes autres, les provinces de Québec et d'Ontario offraient ces avantages et elles sont, en conséquence, devenues le centre de la vie manufacturière du pays.

Pendant longtemps les provinces des Prairies ont joui d'une prospérité factice résultant de l'intensité de leur progrès et des hauts prix du blé provoqués par la guerre.

Plusieurs pays d'Europe, importateurs de nos blés, s'occupèrent après la guerre de restaurer leur économie agricole et de produire eux-mêmes le blé qu'ils consommaient, afin de se rendre indépendants des marchés étrangers.

Sous l'influence de cette politique européenne d'expansion de la production et de restriction de la consommation, les prix du blé s'affaiblèrent et toute l'économie des provinces de l'Ouest en fut sérieusement affectée.

Deux griefs principaux sortirent de ces infortunes. Les provinces des prairies trouvèrent le fardeau de leurs dettes trop lourd à porter et le prix de leurs machines aratoires et des produits de consommation domestique, achetés sur les marchés protégés des provinces centrales, excessif quand ils avaient eux-mêmes à vendre leurs produits sur les marchés libres du monde, sans protection et dans des conditions particulièrement difficiles.

Il n'y a pas de doute que la réduction de revenu qui s'est produite rend les dettes contractées par les producteurs de blé trop onéreuses et que des attermolements et des compromis s'imposent.

Un intérêt vital.

Au fardeau que représente l'impôt douanier pour les producteurs de blé il faut opposer l'intérêt vital des provinces centrales où l'industrie manufacturière est concentrée et les sacrifices faits par elles pour le développement des provinces des prairies.

Le commerce est un échange de marchandises, surtout maintenant que les pays importateurs d'Europe manquent de numéraires pour payer le prix des produits étrangers qu'ils importent. C'est ainsi que les achats de marchandises européennes par les provinces du centre du Canada servent à payer une bonne partie des exportations de blé qui y sont fai-

tes et qu'à cause de ce commerce les provinces de l'Ouest y écoulent plus facilement leur blé.

Les provinces maritimes et la Colombie anglaise prétendent également avoir des griefs, particulièrement au sujet du tarif, mais un examen de leur situation économique démontre clairement que les difficultés auxquelles elles sont en butte ne résultent pas de

leur union dans la Confédération et que la Colombie anglaise en particulier, à cause de son entrée dans la Confédération, s'est développée merveilleusement.

Une analyse de la production globale du pays démontre que pour constituer une unité économique bien équilibrée, l'union de ces diverses provinces en un seul Etat est essentielle.

OFFICIER D'ELECTION  
QUI EST CONDAMNE

UN DEUXIEME SOUS-OFFICIER RAPPORTEUR DE L'UNION NATIONALE EST TROUVE COUPABLE DANS L'ELECTION DE SAINT-LOUIS.

En Cour des Sessions de la Paix, le juge Amédée Monet a rendu son jugement dans le cas d'Alex Myerson, sous-officier rapporteur lors de l'élection de Me Louis Fitch, le 2 novembre, 1938, dans Saint-Louis-Montréal.

Myerson était accusé d'avoir refusé de recevoir des dénominations et de décerner des mandats d'arrestation, violant ainsi la loi électorale. Le tribunal n'hésita pas à déclarer le prévenu coupable et le condamna séance tenante à une amende de \$100 et aux frais qui s'élevèrent à la somme de \$96.85. A défaut du paiement de l'amende et des frais Myer-

son devra purger une peine de trois mois à la prison communale.

Le juge Monet a rendu un jugement oral et a déclaré qu'il n'était pas de l'opinion de son collègue le juge Maurice Tétreau, qui condamna Sam Labenson à une amende et à l'emprisonnement, il y a déjà plusieurs mois. D'après le juge Monet l'article 382, paragraphe 9 de la Loi électorale n'entraîne pas au tribunal sa discrétion accordée par le chapitre 67 de la loi des Convictions Sommaires. C'est la seule raison invoquée par M. Monet pour limiter la peine de Myerson à une amende.

UNE "REUSSITE"

QUI TOURNE MAL

AU SUJET DE LA PIÈCE DE MME MERCIER-GOIN

On a fait grand bruit autour de la Réussite, nouvelle pièce de Mme Léon Mercier-Gouin et qu'on jouait au théâtre Daunou à Paris dans la semaine du 6 mai dernier.

Nous voulons dire qu'on a fait du bruit avant le départ de l'auteur et qu'à deux ou trois reprises, dans nos journaux, on a publié des communiqués publicitaires du plus haut comique. On sait à quel point cette critique de bon aloi et toute en élégances. La vérité est bien autre.

La vérité c'est que la Réussite a fait un four à Paris et que l'auteur a dû, comme on dit, en avoir pour son argent.

En France, la vraie critique reste libre. Mme Léon Mercier-Gouin se rendit compte, nous l'espérons, qu'il en coûte toujours de faire de l'art quand

on est destiné à s'occuper d'oeuvres sociales.

Tout le monde a douce souvenance que Valdombre, avec le sens de la critique qui le caractérise, avec un courage à nul autre comparable, avait déjà servi dans ses Pamphlets une correction méritée à l'auteur de la Réussite et autres Jeune dieu de même qualité. D'anciens, à l'époque, jugèrent le pamphlétaire trop dur, trop sévère à l'endroit d'une femme de lettres qui porte beau nom et beaux atours. Vous allez considérer aujourd'hui si Valdombre avait tellement tort de malmenier un écrivain qui n'a que le léger défaut de se croire un écrivain. Voici ce qu'écrivait la République, journal parisien, en date du 10 mai dernier au sujet de la trop fameuse et fumeuse Réussite:

Chefs de cuisine au service de Leurs Majestés



Toutes sortes de préparatifs ont été faits pour rendre aussi agréable que possible à Leurs Majestés leur séjour au Canada. Une chose à laquelle on a porté une attention toute particulière a été la préparation des repas que les souverains prendront, soit dans le train qui les emportera à travers le Dominion, jusqu'aux rives lointaines du Pacifique, soit dans les grands hôtels où ils seront accueillis en cours de route. Le Pacifique Canadien, qui a

l'insigne honneur de recevoir le roi et la reine dans plusieurs de ses hôtels, a pris des mesures spéciales pour que la partie culinaire soit parfaite à tout point de vue. C'est ainsi que les meilleurs chefs de la compagnie ont été désignés pour préparer les menus et surveiller la cuisson des mets qui seront servis sur la table des souverains au Château Frontenac, à Québec, à l'hôtel de Banff, où les distingués visiteurs se reposent quelques jours et à l'hôtel Empress, à Victoria. Au Château Frontenac, c'est le chef Louis Baltera qui a la haute responsabilité de diriger la préparation des repas que Leurs Majestés prendront à cet hôtel le jour de leur arrivée au Canada. Le chef Baltera, qui est à l'emploi du C.P.R. depuis 28 ans, a déjà eu l'occasion de régaler de ses mets succulents nombre de personnalités, dont feu le roi George V, le duc de Windsor, l'ex-roi et l'ex-reine de Siam, les premiers ministres de Grande-Bretagne et du Canada, etc.

"Il est peu probable que le théâtre Daunou qui, jusqu'ici, s'était assuré l'exclusivité des comédies d'André Birabeau, connaisse de beaux jours avec "La Réussite", pièce d'un auteur jusqu'alors inconnu, Mme Yvette Mercier-Gouin.

Sujet banal, très roman "bien pensant", qui, après une fausse alerte faisant croire à une défaite dramatique de la vertu, se termine au mieux des règles de la morale.

Celle-ci est saute, tant mieux. Mais la longueur des analyses psychologiques dignes seulement d'un bon élève de rhétorique, a été à la mesure seule de notre amour.

Qu'un mère, pour ne pas donner le mauvais exemple à sa fille, refouille au plus profond d'elle-même les desirs d'aimer et les tentations d'adultère qu'elle a pu avoir au cours de son existence; qu'une fille, d'autre part, jugeant d'après les trompeuses apparences de la vertu, pense que sa mère n'a ni coeur ni sens, et qu'à son tour elle suivie le chemin tout droit tracé par les solides traditions bourgeoises, voilà qui est du domaine du courant. Ce sujet ne peut sortir de la banalité que si l'auteur le transpose à la scène en y mêlant sa personnalité, son talent ou son génie. Malheureusement rien de personnel, nul éclair, nulle leur même ne se décèlent dans un dialogue terne et appliqué.

Mme Yvette Mercier-Gouin a imaginé qu'Andrée Lefebvre (la mère) s'efforçait lorsqu'elle est en train de faire une réussite avec sa fille, Henriette. Elle rêve ce qu'elle n'a jamais osé faire pendant sa vie pieuse de femme mariée avec un industriel de Québec.

Elle est à Paris, elle rend visite à un peintre qui l'a aimée autrefois; elle y trouve sa maîtresse et assiste derrière un rideau à une scène d'amour entre les amants.

La pauvre femme est troublée et se jette dans les bras d'un autre, soupirant qui, lui, est libre.

Sa fille, apprenant l'inconduite de sa mère, se jette du haut d'une corniche et se tue.

Le rêve s'arrête là. Rassurons-nous, la réalité est tout autre. Henriette, qui flirtait avec un homme marié, abandonne à temps une liaison

(Suite on page 4)

# L A V I E D E L ' E S P R I T

## PROPOS DÉFENDUS

### L'AUDACE DE REX

DESMARCHAIS

(CONSIDÉRATIONS ÉLÉMENTAIRES SUR LE ROMAN CANADIEN)

Ce fut, étant jeune d'âge au point que d'esprit et de cœur, écrire sans exagération ni excuse cent soixante-quinze pages de roman. Ce fut d'appliquer à ces cent soixante-quinze pages un titre provocant pour l'imagination et de faire confiance au lecteur en ne prévenant pas servilement des suppositions qui pouvaient et devaient même s'élaborer en marge de la réalité. Ce fut de ne pas masser la fin avec le début au risque de voir dévier défavorablement la première impression et s'exposer à être jugé de façon partielle par les critiques négligents. Ce fut de respecter ses rares personnages et de ne pas les grandir ou les diminuer, et d'avoir consenti leur plein caractère aux personnages secondaires sans insister par des descriptions éblouissantes. Ce fut de se tourner vers son œuvre plutôt que vers le public et commande. Ce fut d'aborder avec modération les questions les plus délicates et de s'en tenir à la fois à celles qui intéressaient son récit et le milieu où se joue le drame. Ce fut de soumettre la pensée et l'action subconscientes avec leur emprise sur le sensible et un poète, sans illustrer au conscient son rôle prédominant. Il a poussé l'analyse de l'homme jusqu'au point si vite atteint du sadisme et de l'insanité: "Telle fut la dernière image que je gardai de Violaine: un mirabilis chose blanche écrasée sur une roche... — Je me répétais avec une joie délirante: Elle va souffrir."

caractéristiques générales et posant l'action dans un coin familier de son village dont il n'a pas commis la maladresse de s'éloigner. Ces qualités ne se rattachent pas à la forme qui demande surtout d'être corrigée chez le romancier Canadien. C'est elle qui cause l'appauvrissement du fond et rend nul ou médiocre tout au moins le sujet souvent original. La tenue du livre, autant que son contenu, doit caractériser l'œuvre. Le travail le plus subtil, du plus haut fini littéraire, perd ses possibilités d'attrait si le format est incommode, la couverture voyante, l'imprimé sur le biais, et les mots incorrects ou les phrases tronquées à cause des omissions du typographe ou des distractions du correcteur d'épreuves. Pour le style, la forme active, l'emploi du pronom: je, demeure la plus effective et peut, en assurant un minimum d'effort, être la plus belle. Elle impressionne toujours et l'auteur réussit — à moins d'une volonté contraire et d'un plan préconçu — à détourner l'attention de sa personne réelle pour la concentrer sur le personnage principal auquel il feint d'attribuer un rôle secondaire. Cette forme subjective peut entraîner à des complaisances. Rex Desmarchais a su résister.

Se rend-on bien compte que les mots ont de la couleur, du poids et de la mesure? Que c'est précisément de la couleur des mots que dépend la force de l'œuvre, du moins en ce qui concerne le roman? Mieux que la profondeur de la pensée, elle contribue à soutenir l'émotion. Il convient donc d'y porter un soin particulier, de remplacer la périphrase détestable et encombrante par des substantifs; de supprimer les termes accessoires qui ralentissent le mouvement et engendrent l'équivoque; de garder énergiquement contre l'accumulation des connaissances livresques, l'abus des notions de culture générale; de réserver les termes scientifiques, évocations de lectures propres à une période restreinte, citations sentencieuses, réminiscences écolières. La phrase brève — ce que nous avons emprunté de meilleur au roman anglais — peut être maniée par un écrivain de métier ou de rares débutants très sûrs du rythme de la prose. La phrase longue, lasse vite dans le roman. Une mixture trop équilibrée des deux apparaîtra cahotique et ne sera supportable que s'il s'agit d'un sujet d'unité parfaite traité dans un élan soutenu de passion. La phrase de demi-longueur, ou longueur moyenne, libérée de tout superflu, se prête à tous les sujets, donne au roman une allure aisée et engageante et sa pratique constante finira par assouplir les plumes récalcitrantes des enthousiastes que la rapidité de leur imagination énerve et provoque à des excès.

genres opposés dans une même composition. Déjà les dialogues ramènent leur usage fréquent, et leur répétition sans cause rend confuses les valeurs et les rappels de la mémoire. Les guillemets, la parenthèse, ne sont pas de mode pour le roman moderne quant à la forme. Par contre, le tiret coupe sans cesse la phrase même courte depuis Mauriac qui presse de la substance philosophique dans des romans de dix mille mots ou plus. Dans l'ordre grammatical, la ponctuation, la double négation, le pronom indéfini sont des difficultés contre lesquelles butent un trop grand nombre. Les lois de la ponctuation française sont définies et permettent tous les modes d'expression en sauvegardant sa souplesse et sa clarté; et nul excuse ne s'offre pour défendre celui qui confond ses règles ou en fait un usage capricieux. Une mauvaise ponctuation nuit gravement et rend déficiente la pensée. Dans le roman, elle devrait se substituer à l'énumération chiffrée:

1) 2) 3)  
1a 2a 3a  
A B C

etc... Il serait préférable de combiner l'énumération à l'aide de la virgule; ou de la fragmenter par le point-virgule qui est la méthode courante; ou, encore, le point final. Il faut une technique sûre pour sectionner une proposition principale à coups de points finals. Cela se fait pourtant.

De même toutes les figures de style ne conviennent pas au roman. Nous nous les rappelons trop bien quand nous lançons nos premiers essais et qu'une étrange vanité défend de les éliminer. Cette faiblesse nous prive d'une gloire proportionnée à nos labeurs. Le mot poétique, s'il ne concorde pas avec un ton élevé; ou le mot excessif, s'il ne participe pas d'une constante vulgarité, impriment une brusque descente à l'envol de la pensée. Ainsi, **orient** et **occident** dans la prose descriptive de nos romanciers, passent au rang des termes affectés. Les comparaisons forcées: "Un chauffeur respectueux et grave à l'égal d'un mage...", nuisent à la simplicité.

Des mots précis, des considérations osées, il s'en trouve de nombreuses dans ce premier roman de Rex Desmarchais. A-t-il dû, malgré tout, sacrifier une part de son bien aux menaces informelles d'une censure prévue? Rien ne le fait supposer. S'il pénètre dans le réalisme spirituel, c'est avec révérence et il en exclut toute formule subversive. "Je m'aperçus en ce moment que jamais en la compagnie de la jeune fille, je m'adressais à elle sans prononcer les syllabes chantantes de son prénom. Je n'avais jamais dit: "Ou allons-nous, Violaine?" Le répéter ce prénom me causait du bonheur. L'amoureux ressemble au dévot qui se grise à redire le nom de Dieu et du Seigneur."

Précédent et suivent, disséminés avec goût, des réflexions ou des sentences qui inspireraient de bonnes chroniques. Et voici, parmi tant d'autres, un paragraphe de la plus heureuse invention; une invitation à nous joindre à l'acteur du drame: "Avant le départ, (pour un voyage qui doit le retremper dans des réactions sérieuses) dressons le bilan de quatre années et racontons-nous, pour ne jamais l'oublier, l'histoire de

Violaine, intimement liée à la mienne..."

A quel degré l'œuvre doit-elle naître de l'imagination ou de l'inspiration? L'imagination transpose et peut accomplir tout le travail pourvu que la raison contrôle et que le jugement replace les éléments fournis par la folle. L'inspiration est un élan complexe qui tient avant tout de la sensibilité et conduit à l'exposé d'impressions contingentes, personnelles, qui ne peuvent avoir le caractère d'universalité qui fait durer l'œuvre; elle convient mieux à la poésie de pure sensibilité qui atteint l'âme humaine par sa force intime sans similitude avec un état d'âme correspondant.

L'imagination dans le roman sentimental, le travail appliqué dans le roman à thème ou d'idées promettant de meilleurs résultats. Quelle latitude accorder à l'une comme à l'autre? D'abord, compléter le sujet; procéder ensuite au rejet de la matière de rebut. La longueur moyenne du roman français est de quarante à cinquante mille mots; le roman anglais ne compte jamais moins de cinquante à soixante-dix mille mots; les romans américains de cent à mille mots sont communs et augmentent jusqu'à un million de mots dans les romans de psychologie ou ils excellent. Ces variations s'expliquent par les tendances propres à ces peuples étrangers: les Français joignent du réalisme; les manifestations du psychisme sont saisies avec finesse par les romanciers Anglais.

Les suppositions psychologiques, les considérations économiques, les comparaisons, peuvent plaire dans des paragraphes courts et clairs; les descriptions de paysages, analyse de tempéraments, etc., supportent une page ou plus à la fois pourvu qu'elles ne contiennent que les traits s'imposant à la curiosité du lecteur moyen. Une des qualités essentielles du roman — de quelle nature qu'il soit — par ailleurs — c'est son caractère populaire.

Quel temps faut-il mettre à composer, dans son ensemble et son détail, un volume respectable ayant ses chances de succès? Cela dépend, vous diraient les Lapalissards. La réponse peut être moins vague. Dans les concours scolaires, deux heures sont accordées au candidat qui remet au bout de ce temps, et s'il est animé du feu sacré, huit cents mots d'un travail assez brosse. Si ce ne sont pas ses derniers efforts, il calculera, sitôt sorti du collège, et le titre d'un roman choisi, par combien doit se multiplier le temps pour parachever son œuvre. Il se livrera à des équations de ce genre: 800 mots en deux heures; 40,000 mille mots pour un roman moyen; donc une centaine d'heures pour la composition d'un volume. Temps libre par jour; 2 heures. Deux mois environ pour bâcler le tout. Il ne tarde pas à s'apercevoir que le travail assidu n'est pas facile, ni toujours possible, que les mêmes chapitres doivent être souvent repris, qu'il a attribué un caractère d'indolence à une héroïne Anglaise, que de ces modifications forcées résulte la suppression de faits auxquels il tenait pourtant; que les réflexions précédant la décision dans le choix à faire entre les deux peuvent se prolonger, que les mois passent et que l'œuvre est encore inachevée. Puis viennent les corrections, la re-

vue finale. Il a travaillé sans relâche, sacrifié en partie activités sociales et intérêts personnels, et une année a passé. Il en sort plus ou moins satisfait. Si ses amis découvrent qu'il a mis tout ce temps à écrire une histoire, la foi en son talent va sombrer et, jointe à l'épuisement physique qui le guette, ruinera ce qui lui reste d'enthousiasme. Alors il se précipite chez l'éditeur; il se laisse fasciner par les mots imprimés qui n'étaient pas dégageés des pâtes d'encre il y a si peu de jours encore. Il court chez un ami pour l'enivrer à son tour du parfum violent qui émane des feuillets de la brochure. L'ami veut être digne de l'être d'un écrivain et commence par la critique; tu aurais dû travailler tel passage; cet autre manque de logique... Tout ce qu'il peut ajouter n'impressionne plus; les compliments savants et sincères ont la sévérité que l'autre lui adresse vont se perdre dans le souvenir des heures interminables consacrées à la dure tâche, et il rumine intérieurement leur trainée assommante. 50 heures! Et il en a mis 500! Et la première chose qu'il découvre c'est qu'il n'a pas assez travaillé et que l'intrigue manque de logique. Adieu la littérature ou, la prochaine fois, il écrira de la poésie moderne; vingt lignes en cinq minutes et il n'est pas exigé qu'il ait du sens ou de la rime; qu'il publiera un roman tous les six mois (séjour chez l'éditeur y compris), entraînant ses acheteurs dans une course effrénée de volume en volume, à la recherche d'une pensée qui s'évade et qu'ils ne désespèrent pas de rattraper enfin. C'est au point de ne soumettre son travail qu'après publication que notre romancier en herbe a confiance en lui-même; et c'est au point de tout lâcher à la moindre contradiction qu'il en manque. Dans le cas d'un jugement timide qui se laisse guider par le flot ignorant des sâpeurs de joie, des critiques à contre-rime et l'appât d'un gain facile, la spéculation entre en jeu. L'auteur a recours au sujet dernier-cri, vogue du moment, touchant la masse bourgeoise et qui fait s'élever rapidement la marchandise littéraire.

Pour réaliser une œuvre durable ayant de la portée, le sujet doit s'imposer à la suite de patientes observations ou jaillir dans son ensemble d'une expérience vécue par l'auteur ou tel individu dont il pourra suivre l'évolution intérieure dans une ambiance contradictoire, et autour duquel s'agglomèrent des données factives en concordance avec le thème central. C'est ici que le talent du romancier se fait valoir, en modifiant les apports fournis par la réalité, les conjuguant avec l'habileté que l'écrivain possède.

C'est dans sa manière de traiter le sujet que l'auteur témoignera de sa personnalité. Et si des règles suivies en garantissent l'intégrité dans le discours, la poésie, le travail scientifique, une semblable méthode se condamne par elle-même dans le roman. Tout au plus pouvons-nous admettre l'influence d'un maître sur son disciple; mais une empreinte marquée serait du plus mauvais goût et difficilement pardonnée au talent même très personnel de celui qui ne saurait pas se protéger d'un tel envoûtement.

Le jour où nous tiendrons compte de ces problèmes élémentaires, nos œuvres pourront traverser la masse la plus

LA POÉSIE

### REGARDS ET JEUX

DANS L'ESPACE

J'écoutais récemment l'information artistique du poste C. K. A. C. et, dans sa chronique littéraire, M. Roger Duhamel m'apprit que M. St-Denys-Garneau n'avait pas vendu cent exemplaires de sa plaquette de vers: **Regards et Jeux dans l'espace**, que je ne connaissais que par une causerie de M. Maurice Hébert, (2) c'est-à-dire très peu.

Œuvre de l'indifférence poétique de nos pseudo-lettrés, j'allais dès le lendemain chez mon libraire et j'achetais, quoique très pauvre, cette plaquette dont la seule présentation me plaisait. Je pensai aussitôt: "voilà un jeune poète d'un goût délicat, et d'ailleurs le titre est admirable. Je vais passer une bonne heure". Je ne fus pas déçu, bien au contraire; j'ai rarement trouvé autant de poésie dans si peu de vers. Il y a plus de substance poétique dans cette plaquette que dans maints recueils volumineux et vides.

Je ne sais que peu de choses de l'auteur; on me dit qu'il est jeune et qu'il est petit-fils d'Alfred Garneau, notre plus délicat poète d'avant 1900. Ses vers nous révèlent un jeune homme d'une sensibilité aussi fine que discrète, et d'une intelligence aiguë, non pas d'une intelligence de savant ou de psychologue mais d'une intelligence merveilleusement intuitive, conduite à la métaphysique par la poésie. J'ai beau chercher, je ne trouve pas dans notre histoire littéraire un seul poète qui ait eu de si hautes préoccupations. Tous les grands problèmes sont impliqués ici, et le plus souvent sans qu'il y paraisse: merveilleux secret d'un grand art!

M. St-Denys-Garneau pose d'une manière toute particulière chez nous le problème de la poésie. Et ce jeune poète a de la poésie la conception la plus haute et la plus classique. Il est sans doute disciple de Baudelaire, Rimbaud, Claudel, et peut-être Cocteau. Mais n'allez pas croire qu'il soit leur disciple servile; si on pense souvent à l'un d'eux en le lisant, on trouve cependant chez lui une grande personnalité. Ce n'est pas un imitateur, il se possède presque entièrement.

épaisse du cerveau humain, rejoindre la pensée des générations futures après s'être nourries de gloire.

Et si le roman de Rex Desmarchais comprenait deux cent cinquante pages plutôt que cent soixante-quinze; s'il avait la longueur, l'intensité du roman, plutôt que l'allure hâtive de la nouvelle, il primait parmi nos romans si rares qu'il n'en est pas un seul possédant un nombre suffisant de qualités fortes. Une note heureuse brise parfois la mélancolie de l'impossible amour: "Mon enfant, répète le père du jeune homme, je savais bien que tu demeureras sérieux sous des dehors frivoles. Tu ne pouvais pas être si différent de moi!" Et parce qu'il croit son fils vaincu par son admirable exemple, parce qu'il est joyeux, il continue sans se lasser un long discours vaniteux et paternel. Et parce que les mots sont simples, nous pénétrons le contentement modeste du père.

Pour aimer que vous soyez. Moi ce n'est que pour vous aimer. Que je vous accueille. Dans la vallée spacieuse de mon recueillement.

Où vous marchez seule et sans moi Libre complètement...

Cette conception de la poésie comme essentiellement créatrice d'une forme belle est admirablement dite par notre jeune poète:

"Il vous arrange les mots comme si c'étaient de simples chansons Et dans ses yeux on peut lire son caprice plaisir toutes choses Et qu'il en agit avec les montagnes Comme s'il les possédait en propre..."

Mais en même temps, il est conscient de son impuissance à signifier tout ce qu'il sait et sent; et c'est pourquoi le jeu lui suit la vision: "la danse est la paraphrase de la vision" dit-il. On songe au premier vers des **Cinq grandes odes**: "Les Neuf Muses, et au milieu Terspichore!"

Mais M. St-Denys-Garneau écrit lui-même:

"La danse est seconde nature et second départ Elle prend possession du monde Après la première victoire Du regard..."

Le poème **C'est là sans appui** développe admirablement ce rôle du jeu, de la danse (immatériels) dans la poésie. Et cet élément de jeu donne à la poésie de M. St-Denys-Garneau une note enfantine, primitive, très simple, qui me plaît infiniment. Avec cela une faculté de voir infiniment originale et poétique. (**Pins à contrejour**).

M. St-Denys-Garneau me semble le meilleur représentant chez nous de la poésie pure et du vers libre. Il a écrit quelques-uns des poèmes les plus exquis de notre littérature naissante. Il en est d'admirables qu'il serait trop long de citer ici: **Un mort demande à boire**, **Spleen**, **Commencement perpétuel**, **Accompagnement**, et les autres mentionnés plus haut. Je sais qu'il en est aussi de bien faibles, comme **Portraits**, ou **Cage d'oiseau**. Mais la plupart des pièces me plaisent; je veux citer ici **Faction**, qui est assez court, et qui illustre assez la manière du poète:

"On a décidé de faire la nuit Pour une petite étoile problématique Ast-on le droit de faire la nuit Nuit sur le monde et sur notre cœur Pour une étincelle Laitra-t-elle Dans le ciel immense, désert

On a décidé de faire la nuit Pour sa part De lâcher la nuit sur la terre. Quand on sait ce que c'est. Quelle hère c'est. Quand on a connu quel désert Elle fait à nos yeux sur son passage

On a décidé de lâcher la nuit sur la terre Quand on sait ce que c'est. Et de prendre sa faction solitaire. Pour une étoile

Encore qui n'est pas sûre Qui sera peut-être une étoile filante Ou bien le faux éclair d'une illusion Dans la caverna que creusent en Nos avides prunelles."

On l'aura deviné, cette poésie n'est point populaire; elle est destinée aux seuls amateurs de poésie pure. Non pas qu'elle soit obscure! Mais le poète (et c'est son droit, et son devoir) ne dit pas tout. Il y a beaucoup de suggestion dans cette poésie; le poète demande que nous communications à son œuvre, que nous saisissions ce qu'il nous livre sans nous le dire explicitement.

La préoccupation du poète dans ce recueil fut surtout de nous suggérer une poésie (et une poésie admirablement visuelle et rythmique), mais on sent parfois chez lui des préoccupations métaphysiques qui, se développant, donneront à ses recueils futurs une portée plus grande.

Mais les seuls **Regards et Jeux dans l'espace** nous révèlent

(Suite en page 4)

Thérèse TARDIF

Ceci livre, cela retenu. Pour ces compromissions de nos conversations

Moi ce n'est que pour vous parler. Ca n'est pas pour des échanges.

C'est pour savoir que vous êtes,

SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

EN MARGE DES EMISSIONS SUR LA VISITE ROYALE

LA LOURDE RESPONSABILITÉ DES TECHNICIENS. — ÉMOTION D'UN NARRATEUR.

M. Augustin Frigon, directeur général adjoint de Radio-Canada, sur qui reposait la lourde responsabilité de la vaste organisation radioélectrique, la première d'une pareille ampleur dans l'histoire de la T. S. F. n'a guère pris de repos depuis quelques mois de même que ses collaborateurs immédiats, MM. Gordon Olive, Alphonse Ouimet et Gilles Sarault, pour ne citer que ces noms!

Conférences sur conférences, recherches sur recherches, consultations sur consultations, on comprend que rien ne devrait être laissé au hasard dans la préparation de ces émissions. Tout a été prévu. La surveillance du point de vue technique fut extrêmement serrée.

Les ingénieurs sont de ceux qui, à Radio-Canada, travaillent loin des bruits de la réclame. Et pourtant, en face des résultats obtenus, leurs noms méritent de figurer au tableau d'honneur de la Société.

Ils ont établi un réseau aux mailles si serrées qu'il n'y a guère d'endroits visités par Leurs Majestés qui ne furent pas "couverts" par les narrateurs.

"Notre journal est terminé!" C'est le mot de l'un de ces derniers, l'autre jour, — ancien camarade de réclame, — lorsqu'il cessa son reportage. Véritable journal sonore mais journal quand même. Signalons l'excellente collaboration, l'excellente camaraderie qui a existé entre les reporters de Radio-Canada et ceux de la Presse canadienne. Plusieurs correspondants de journaux étrangers pour compléter leurs notes ont eu recours ainsi aux bons offices des narrateurs de la Société.

Les narrateurs de Radio-Canada ont eu d'étonnantes surprises. Au déjeuner donné mercredi à Québec par le Gouvernement fédéral, les convives attendaient le discours de Sa Majesté. Narrateurs et opérateurs s'étaient depuis le matin préparés à leur tâche. Emotion. Trac. Attente fiévreuse. Après le toast du premier ministre, il y eut un laps de temps. Tout à coup, l'écuyer de Sa Majesté se présente au narrateur et lui demande s'il était prêt à annoncer Sa Majesté! "Et tout cela", nous dit

le narrateur, "se fit simplement comme s'il fut agi d'un autre que le roi. Imaginez mon émotion..."

Au même déjeuner, à Québec, le roi aperçoit sur la table à travers les argenteries et fleurs, les deux micros de Radio-Canada. Ils sont ovoïdes et toilettes d'or. Ils constituent un ornement. Sa Majesté s'enquiert auprès du premier ministre qui lui explique que ce sont des micros. Et Sa Majesté de s'intéresser.

On a dit et répété que le sourire de la reine avait conquis le cœur des Canadiens. Les reporters de Radio-Canada conservent la plus charmante impression de leurs séjours à Québec, à Montréal et à Ottawa, car, disent-ils, jamais la Reine ne passait près d'eux, — du moins à la distance convenue par le protocole, — sans les saluer du geste et de son sourire. L'un d'eux fit observer à ce sujet: "Et cela nous encourageait, chassait l'angoisse qui souvent nous étreignait en approchant du micro!"

L'annonceur qui fit le radioreportage du dîner donné par la ville de Montréal a dit que l'effet chez lui avait été irrésistible quand les souverains et le maire Houde se mirent à rire et le rire fut d'un si bon cœur que gagné à son tour, il dut momentanément interrompre son récit.

UNE "REUSSITE" QUI TOURNE MAL

qui menaçait de devenir dangereuse pour suivre les conseils d'Andrée qui lui a trouvé le parti parfait et convenable.

Nous avons scrupule à donner d'excellents interprètes qui ne sont en rien responsables du texte. Ce sont Mmes Gabrielle Robineau, Assia; MM. Jacques Erwin, Pierre Guinguand, Alain Dhurtal et Louis Perdon.

Laure Diana, dans un tour de chant, a été le meilleur moment de la soirée.

Denise Lavie.

Après une pareille claque, nous ne nous doutons pas que Mme Gouin va abandonner la plume pour l'aiguille à raccommode. Et si, en certains milieux, on s'imagine que la

Republique est le seul journal à avoir critiqué la Réussite comme elle le méritait, on se trompe grandement. Les quelques rares critiques qui ont parlé de la pièce de notre chère et si estimable compatriote l'ont simplement éreintée. Le plus cruel aura été Clément Vautel dans Gringoire du 11 mai dernier. On voit le parfait ironiste regrettant qu'on ait si mal accueilli la pièce de Mme Gouin. "laquelle dame, paraît-il, a du renom, de l'importance dans un pays qui peut être appelé la France d'outre-mer".

"Du renom", c'est beaucoup trop; disons qu'il s'agit d'un nom tout simplement.

Et le seul fait, pour un auteur, d'appeler une pièce de théâtre, la Réussite juge pour l'éternité cet auteur distrait ou trop empressé à rechercher la gloire, le petit grelot de la renommée. Mais les parisiens ne sont pas des fous.

Ils se montrent pourtant bien ingrats.

DURSOL

REGARDS ET JEUX DANS L'ESPACE

(Suite de la page 2)

lent chez lui des dons admirables et un souci du bel art peu commun chez nous. Pour ces raisons M. Denys-Garneau mérite d'être lu.

Guy SYLVESTRE

(1) Montréal, 1937 (sans indication d'éditeur) 80 pages, \$0.75.

(2) à la Radio-Canada, vers Noël 1937.

Note de Valdombre. — Notre collaborateur, Guy Sylvestre, est bien libre d'admirer les poèmes de M. St-Denis-Garneau. Et encore que cette publication date déjà et que selon nous, M. Sylvestre tombe dans un enthousiasme délirant afin de nous apprendre que les critiques ont autant d'imagination que les poètes les plus surréalistes, nous publions quand même ce papier précisément parce que nous ne fumes pas tendre ici même à l'endroit de M. Garneau. Nous voulons rendre justice à l'auteur. Il ne faut pas toutefois que les poètes abusent de notre patience. M. Garneau a écrit des bons vers. Il a eu des éclaircis, mais il nage souvent dans les nuages et s'accommode beaucoup plus de l'a peu près que de la langue précise et poétique parce que vivante.

LE PAMPHLET D'AVRIL

Nous n'avons rien perdu à attendre le numéro d'avril des Pamphlets de Valdombre qui vient de paraître.

Le pamphlétaire au sujet du

dernier ouvrage de M. Victor Barbeau adresse à l'auteur une lettre fulgurante d'ironie et de sarcasme, lettre qui nous en dit long sur certaines manigances et une certaine hypocrisie de la "bonne" presse.

Valdombre se découvre là un rude polémiste et nous espérons que M. Barbeau saura reconnaître la critique libre et rendre justice à un pamphlétaire que des crétins tentent vainement de finir. La lettre intitulée Un massacreur officiel de notre langue vaut tout le pamphlet. Se priver d'une telle nourriture, c'est se priver de lumière et de bon sens.

Dans le même numéro vous trouverez une analyse fort intéressante et vigoureuse du livre de M. Raymond Douville sur Aaron Hart, le premier

Juif venu au Canada et qui amassa à Trois-Rivières une fortune capable de ressusciter le père Grandet.

Nous savons gré au pamphlétaire de nous offrir dans son dernier cahier le dernier épisode des Belles histoires des pays d'en haut. C'est à la lecture de ce théâtre que nous pouvons juger son atmosphère véritable de renaissance paysanne, tout cela dans une langue bien canadienne, vive, imagée, pittoresque.

Ce pamphlet comme tous les autres et peut-être mieux que les autres donne la pleine mesure de l'écrivain libre, véhément, rude, mais loyal. Il faut le lire et le conserver. Abonnez-vous aux Pamphlets de Valdombre deux dollars par année à Sainte-Adèle, (Terrebonne), P. Q.

LA TRIBU DES DUPLESSIS

Si quelqu'un a accaparé le voisinage de Leurs Majestés, lors de leur visite à Québec et aux Trois-Rivières, c'est bien le Premier Ministre de la Province, Sir Maurice Duplessis. Un lecteur du Canada écrit à ce journal, en date du 29 mai:

"Faudrait-il rappeler que, lors de la réception officielle dans la salle du Conseil législatif, à Québec, Monsieur le Premier Ministre avait fait installer au tout premier rang ses trois soeurs et leurs époux; que lors de la réception à Spencerwood, au nombre des dix ou douze invités qui n'étaient pas de la suite même de Leurs Majestés, se trouvaient les mêmes parents de Monsieur Duplessis. Il faudrait aussi ne pas oublier qu'un dîner offert par la Province, si Monsieur Duplessis a oublié la présence de Son Eminence le Cardinal, c'est probablement parce qu'il avait mis trop de soins à faire placer l'aînée de ses soeurs et son épouse à la meilleure place, c'est-à-dire juste en face de nos Souverains, tandis que Sir Mathias Talbot, le juge en chef de la Province, occupait une table tout au fond de la salle. Ceci se voit clairement sur les

photographies publiées dans les journaux.

"Lorsqu'il s'est agi de la réception aux Trois-Rivières, Monsieur Duplessis a exigé que ses trois soeurs et leurs époux se trouvent sur l'estrade d'honneur et que ses dix-neuf neveux et nièces y accompagnent leurs parents. M. Duplessis a mis le comble en abusant de son autorité et de l'importance de sa position pour exiger qu'un M. J. F. Mann, de Montréal, et son épouse, gens qui apparemment n'avaient aucune raison d'être présentés au Roi et à la Reine aux Trois-Rivières.

"Monsieur Duplessis a voulu faire réaliser à ses électeurs des Trois-Rivières qu'il était le maître, lorsque, au moment où Sa Majesté la Reine s'entretenait avec le Maire des Trois-Rivières, il est allé s'interposer entre Sa Majesté et le Maire et interdire celle-ci de façon à ce qu'elle ne puisse réprimer un geste d'atonnement et de nervosité. Cela n'a cependant pas empêché M. Duplessis de prendre Sa Majesté par le bras et de tracer un grand geste pour indiquer on ne sait quoi."

SERIE D'ARTICLES SUR LA DEMOCRATIE

Que signifie le mot démocratie? Quel est le sens que lui prête le citoyen moyen dont les parents sont nés ici ou à l'étranger? Pourquoi préfère-t-on, aux Etats-Unis, la république à toutes les autres formes de gouvernement? En quoi diffère un gouvernement de forme républicaine, d'une dictature ou d'un pouvoir absolu? Enfin, que doit-on faire pour assurer la survivance d'un gouvernement où le peuple exerce la souveraineté, héritage laissé par les générations précédentes? Voilà autant de questions que se posent un très grand nombre de gens qu'inquiète une propagande qui s'alimente à des sources adverses à notre système de gouvernement.

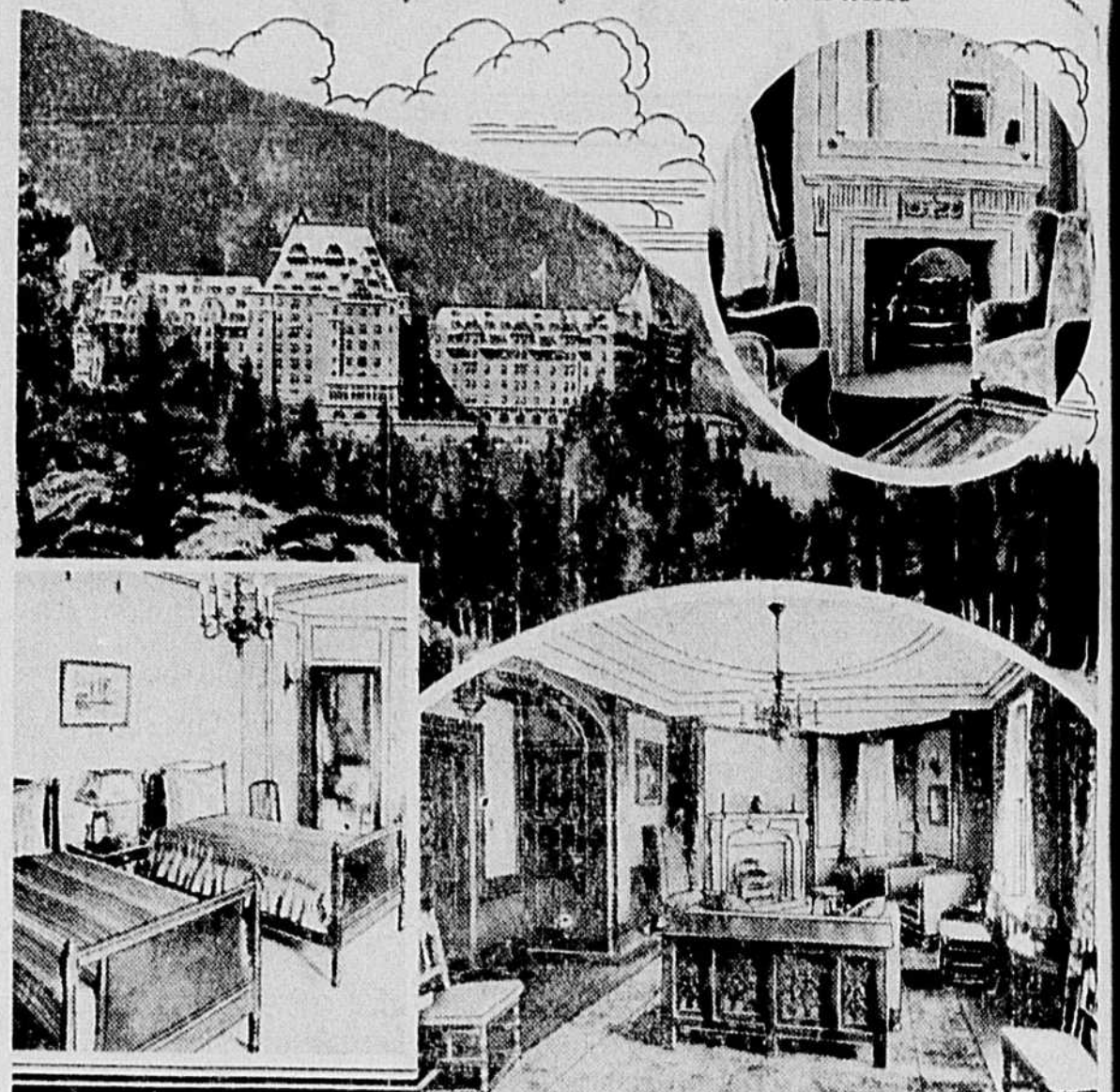
Le service d'informations dit Foreign Language Information Service, de New-York, a invité plusieurs personnages de marque à lui faire part de leurs convictions sur ces divers points. Leurs dissertations vont paraître, dans ce journal, sous leurs signatures respectives, afin que la lumière

ces questions posées ci-dessus. Au nombre des invités qui ont accepté d'écrire sur la démocratie et ses prérogatives, il faut mentionner l'ex-président des Etats-Unis, M. Herbert Hoover, ainsi que Mme Franklin D. Roosevelt; MM. Alfred M. Landon et John W. Davis, ex-candidats à la présidence du pays; des fonctionnaires publics tels que le gouverneur Herbert H. Lehman et M. Robert F. Wagner, Sénateur des Etats-Unis; des ecclésiastiques et des ministres tels que Monseigneur John A. Ryan et le Révérend Harry Emerson Fosdick; des chefs ouvriers tels que M. Sidney Hillman; des journalistes tels que M. Walter Lippmann; des éducateurs tels que MM. Angelo Patri et Lyman Bryson; des historiens tels que James Truslow Adams et James T. Shotwell, ainsi qu'un grand nombre d'autres personnalités. La série s'ouvrira la semaine prochaine par la dissertation d'un membre du cabinet, M. Henry A. Wallace, Ministre de l'Agriculture.

FLIS.

—Comment se fait-il que vos deux problèmes soient justes?... —Papa est parti en vacan-

Leurs Majestés séjourneront à Banff



Le grand hôtel de Banff, réputé dans le monde entier et situé dans les Montagnes Rocheuses, en Alberta, aura l'honneur de recevoir la visite de Leurs Majestés, le roi George VI et la reine Elizabeth, lors de leur prochain voyage à travers le Canada. La population de la station thermale de Banff fera un accueil chaleureux à nos gracieux souverains en cette occasion. Ces derniers passeront dans ce somptueux

hôtel leur premier jour de repos complet au Canada. De leurs appartements, ils pourront admirer de magnifiques panoramas: la vallée de la Bow, les cimes neigeuses des monts Sulphur, Cascade et Rundle, ainsi que le Fairholme Range.

Les visiteurs royaux arriveront à Banff dans la soirée du 25 mai et y séjourneront toute la journée du 27. Le lendemain, ils partiront pour continuer leur voyage à travers les Rocheuses. Ils visiteront le lac Louise, ainsi nommé en l'honneur de la princesse Louise, fille de la reine Victoria et épouse du marquis de Lorne, autrefois gouverneur-général du Canada. L'hôtel Banff Springs sera ouvert de bonne heure cette année, à cause de cette visite de Leurs Majestés. Les photographes ci-dessus font voir l'hôtel, dans son superbe décor de mondes anciens, ainsi que quelques-unes des pièces de la suite qu'occupent les distingués visiteurs.

ENTRE LA POIRE ET... LES FROMAGES

Un petit journal, que rédigeant en suant, des folliculaires soutaniers, trouve que nous usons parfois d'une langue un peu verte, ce qui ne les empêche pas eux-mêmes d'utiliser à l'occasion la boue et autre encrue de même qualité. On se défend comme on peut.

La Boussole rendrait service à ses lecteurs si elle avait le courage de donner les noms de ses propriétaires et de ses rédacteurs, car il n'est pas possible qu'une feuille aussi importante ne dispose que d'un seul propriétaire et d'un seul écrivain.

L'Événement-Journal juge que le magazine Life a été injuste à l'endroit des Canadiens-français mais le journal de Québec tente quand même de l'excuser.

Comme toujours M. Duplessis parle un langage emberlificoté. Son adresse à Leurs Majestés était bien dans la note duplessiste.

Maintenant que la visite royale a terminé son cours dans le vieux Québec, nos bons vieux politiciens vont se remettre à la besogne dans les chemins avec l'argent des contribuables.

L'Attaque continue son bon combat. Elle n'y va pas de molle épée. Que verrons-nous durant les élections? Nous comprenons les angoisses des "nationalistes".

Cinquante pour cent des automobilistes ne devraient pas avoir le permis de chauffer. On n'observe pas les règlements de la circulation en traversant les villages. Si vous vous plaignez au ministère de la Voirie, on vous répond que cela regarde le Département du Procureur général. Quelle logique! Gageons que le Secrétaire s'occupe de l'Agriculture et l'Agriculture de la Colonisation et la Colonisation du ministère du Procureur. Rien d'étonnant que tout aille à l'envers dans le beau gouvernement actuel. En ce qui regarde la Voirie et ses règlements...

neur général s'y intéresse vivement pour des raisons que tout le monde comprendra.

On parle d'élections fédérales pour l'automne. Tant mieux! Et les élections provinciales? M. Duplessis a moins hâte, dit-on un peu partout.

M. Henry Le maître-Valet Auger trouve la soupe chaude dans son ministère. Il est encore mieux que les colons qui sont privés de soupe 365 jours par année.

Peut-on, à l'exemple du Devoir, annoncer les gros gins à pleines pages et dans une autre colonne se dire catholiques gros comme le bras?

Notre ami et collaborateur W. E. (Pierre Aubut pour les lecteurs d'En Avant) écrivait il y a deux semaines dans l'Avenir du Nord, que Valdombre se montre trop exagéré et trop violent dans sa campagne contre les réclames faites dans les journaux à la gloire des alcools. Nous ne voulons pas juger notre directeur littéraire plus logique que le reste de l'humanité, mais il a une logique que W. E. pourrait difficilement réduire à néant. C'est que Valdombre au sujet des dites réclames s'en prend aux journaux hypocrites, qui se disent de la bonne presse et se montrent souvent plus catholiques que le pape, mais qui ne reculent pas devant l'argent même s'il faut le ramasser dans les égouts. Que certaines feuilles catholiques à leur façon et toujours prêtes à lancer de la boue à tout le monde cessent leur campagne de dénigrement et cessent de se dire catholiques et nous sommes certains que Valdombre saura faire la part des choses. Voilà au moins un point que le colla-

borateur de l'Avenir du Nord devrait pas perdre de vue. Première et dernière publication.

Il est impossible, peut-être de dire toute la vérité. Il faut tout de même dire une part de la vérité. Autrement le journal n'a plus sa raison d'être. Le journalisme est une école de discipline, de loyauté, mais aussi de justice et d'amour de la lumière.

Si vous visitez des régions de colonisation, vous allez vous rendre compte d'une misère comme n'en connurent jamais les défricheurs au début de la colonie française. Pourtant, M. Duplessis avait promis de tout améliorer. C'est pire que jamais.

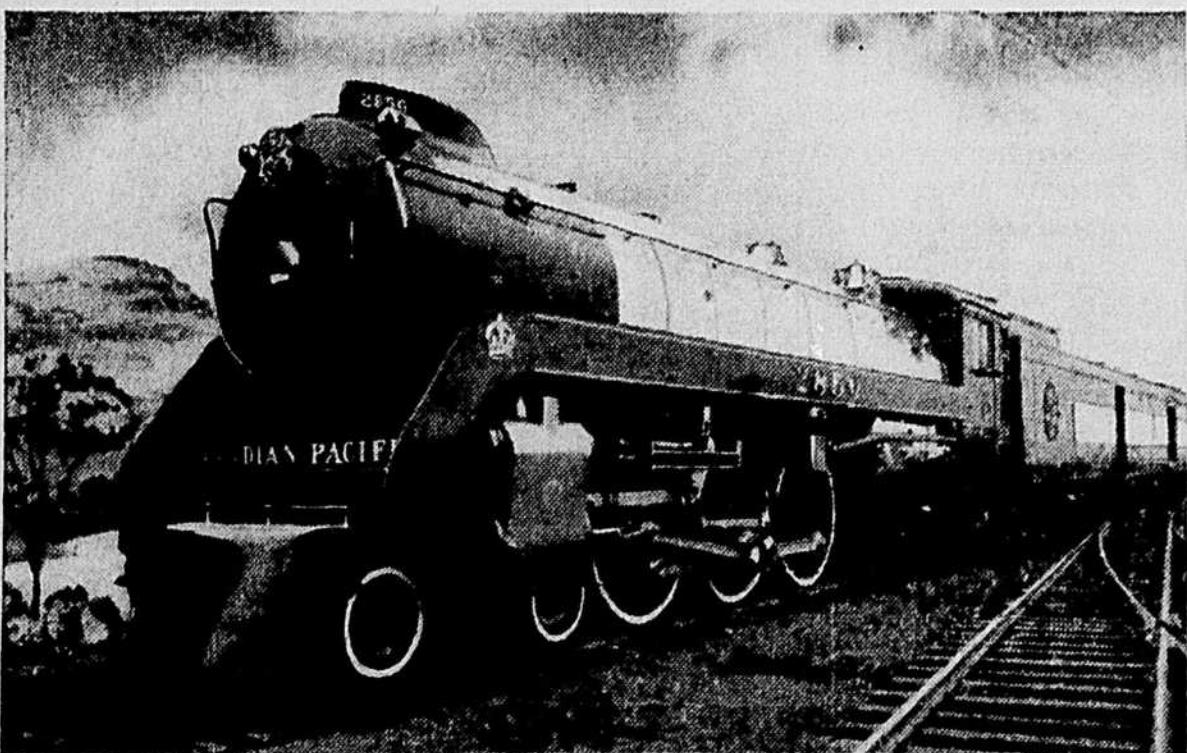
Logique de la Boussole. Dans cette boutique, on trouve que Valdombre se bat le flanc pour vanter M. Damien Bouchard et les rouges. Dans le même numéro, la Boussole vantait l'Attaque au point de traiter cet hebdomadaire de "vivant et d'intéressant", ce que nous croyons nous-mêmes. Or, les beaux éloges à l'adresse de M. Bouchard et du parti libéral, c'est l'Attaque qui les fait et continue à les faire. C'est ainsi que l'on découvre que la Boussole perd le nord et veut personnellement Valdombre. Tout cela va tourner. Dandin, tu l'attas voulu!

Est-ce que le sous-ministre de l'Agriculture, bien versé dans la science du crédit agricole, garde toujours son emploi et son traitement? Il faudrait voir, monsieur le premier-ministre, ou bien nous verrons nous-mêmes, ce qui n'arrangerait pas les choses.

Le Convive distrait

—Que fais-tu, petit, pendant toute la journée à l'école? —J'attends que la cloche sonne pour m'en retourner à la maison!

La locomotive du train royal



Cette puissante locomotive moderne—la 2850 du Pacifique Canadien—sera attelée au train royal pour la première étape du voyage des souverains au Canada, de Québec à Montréal, puis de Montréal à Ottawa et, ensuite, sur chaque partie de l'itinéraire effectuée sur le réseau du C.P.R. à travers le Canada. Un détail intéressant au sujet de cette locomotive, c'est qu'elle sera la seule à traîner le convoi royal sur les lignes du Pacifique Canadien. Elle devra ainsi couvrir une distance

que c'est la première fois en Amérique qu'une locomotive est mise en service sur un parcours d'une telle longueur. Cette locomotive est d'une grande puissance, possédant six roues motrices de 75 pouces de diamètre, des cylindres de 22 pouces par 30 et développant une puissance de traction de 45,000 livres. Avec son tender, elle pèse 659,500 livres. Elle a été magnifiquement décorée aux couleurs de la famille royale et elle ne manquera pas de susciter beaucoup de curiosité partout

est décorée aux couleurs du roi —bleu, or et argent—et est ornée de la couronne et des armes royales. C'est un vrai chef-d'œuvre de construction ferroviaire. Le mécanicien Eugène Leclerc de Québec, un vétéran du C.P.R., sera le premier mécanicien à conduire cette locomotive, entre Québec et Montréal. L'équipe du convoi, pour ce premier parcours, se compose exclusivement de Canadiens-français. Outre le mécanicien Leclerc, il y aura à bord le conducteur J. Couture, les serre-freins A. Turgeon et E. Rouleau et le

EN AVANT !

Journal paraissant tous les vendredis, est publié et imprimé par l'Imprimerie Yamaska, aux numéros 67-69 rue Mondor, Sainte-Hyacinthe, Québec.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
Dans les villes de 15,000 âmes ou plus: \$1.50 par année.  
Aux Etats-Unis: \$1.50 — Partout ailleurs au Canada: \$1.00  
AU NUMERO: 5 Cents